

matériel, et les descriptions saisissantes que Thucydide offre des conséquences de la guerre et de l'épidémie sur les populations. Enfin, E. Foster montre que malgré les désaccords affichés entre le narrateur et son personnage concernant les visées impérialistes de ce dernier, l'éloge fait au chapitre 2.65 témoigne de l'admiration de Thucydide pour l'intelligence, à la fois politique et militaire, l'intégrité et le sens du bien commun de Périclès, qualités absentes chez ses successeurs qui conduiront Athènes à la défaite.

Gauthier GROUSSET

Anne QUEYREL BOTTINEAU, *Prodosia. La notion et l'acte de trahison dans l'Athènes du V^e siècle. Recherches sur la construction de l'identité athénienne*. Bordeaux, Ausonius, 2010. 1 vol. 14 x 20,5 cm, 543 p. (SCRIPTA ANTIQUA, 29). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-039-6.

Dans cette étude, Anne Queyrel Bottineau, maître de conférences en Histoire grecque à l'Université de Paris IV-Sorbonne, s'intéresse au problème de la trahison dans l'Athènes classique, mais également aux sens que peuvent revêtir le terme *προδοσία* et ses composés. Ceux-ci, comme on le verra, ne coïncident pas exactement avec le concept de « trahison », nettement plus vague. La première partie s'attache à la description de ce concept : outre les caractéristiques habituelles et communes à la plupart des cultures – par exemple la dissimulation ou la réprobation générale –, l'auteur souligne les traits proprement grecs, comme l'importance de l'autochtonie et la nécessité vitale de protéger les tombeaux des ancêtres et les sanctuaires des dieux. Fondamental, également, est le lien particulier qui unit les citoyens athéniens à leur patrie, leur mère nourricière. L'auteur l'affirme de manière claire à la page 43 : « c'est parce qu'il appartient à la catégorie de la population qui dirige la cité que l'acte délictueux d'un citoyen à l'égard de la communauté, terre et hommes, est considéré comme un véritable crime ». Elle aborde également le décret de 451, qui, en limitant drastiquement l'accession à la citoyenneté athénienne, a contribué au renforcement de ce lien viscéral entre les individus et leur cité. Désormais, citoyenneté, solidarité et identité forment un tout indissociable dans ce que l'auteur appelle « l'esprit athénien » (p. 97). Dans la deuxième partie de l'ouvrage, après avoir établi la différence entre *προδοσία* et *στάσις*, on en vient aux exemples. Pour la collaboration militaire active, la forme la plus extrême de *προδοσία*, ce sont Hippias, Isagoras et Alcibiade. Les deux premiers n'étonnent guère à l'extrême fin du VI^e siècle : dans la mentalité aristocratique de l'époque archaïque, la cité n'est pas considérée comme une communauté d'individus, mais comme un bien que les grands de ce monde possèdent en propre et qu'ils s'estiment en droit de récupérer, y compris avec l'aide d'un voisin hostile : la solidarité entre personnes d'une même classe s'oppose à la solidarité entre compatriotes. Le cas d'Alcibiade est particulièrement intéressant : s'estimant injustement lésé, il s'en va rejoindre Sparte afin de reprendre possession de la cité qu'il juge sienne, quitte à lui nuire autant que possible. Blessé dans son orgueil, il se comporte d'une manière tout à fait anachronique, proche de celle de l'époque archaïque. Aux pages 145-147, l'auteur dit qu'Alcibiade n'a pas commis à proprement parler de *προδοσία*, dans la mesure où il n'a pas agi de l'intérieur ni par dissimulation, ni n'a remis d'élément de la cité ou d'information inédite aux Lacédémoniens. Sur ce point,

nous ne partageons pas son avis. Certes, nos sources n'utilisent pas le mot *προδοσία* et préfèrent des termes reflétant des valeurs morales comme *ἀδικία* ou *πονηρία*. Mais l'utilisation de ces deux mots n'exclut pas que son acte soit également une *προδοσία*. Du reste, les soupçons des Corinthiens sur les faiblesses d'Athènes n'ont pas le même statut que les conseils précis d'Alcibiade ; en ce sens, on peut considérer qu'il a tout de même livré aux Péloponnésiens des informations qu'ils ne possédaient pas. Par la suite, Anne Queyrel Bottineau aborde la catégorie des ententes avec l'ennemi, plus large que la collaboration militaire active : le médisme, qui consistait à trahir la cause hellénique au bénéfice de l'empire perse et qui était considéré avec horreur dans le monde grec. Puis est discutée l'institution de la proxénie, qui posait problème lors de conflits entre cités, les proxènes étant soupçonnés de double allégeance. La suite de l'étude aborde les différents types de trahison : remise à l'ennemi d'un élément de la cité, abandon par lâcheté et *ἀδικία* envers le peuple. L'auteur y passe en revue de nombreux cas de trahison observés lors des guerres médiques et surtout de la guerre du Péloponnèse. On remarque l'importance de l'opinion du peuple et sa propension à soupçonner la trahison. Ainsi, lorsque Périclès enferme la population dans les murs d'Athènes, il s'attire les foudres de ses concitoyens, qui constatent que seules ses terres sont épargnées par les Péloponnésiens. Il propose alors de les mettre en vente au bénéfice de la cité. De même, lors du désastre d'Aigos Potamos, les Athéniens « soupçonnèrent aussi très vite la trahison, préférable, pour expliquer cette défaite, à la reconnaissance insupportable de leur infériorité face à l'ennemi » (p. 217), notamment à cause de la clémence de Sparte à l'égard du seul Adeimantos. Enfin, on constate l'extrême intolérance du peuple à l'égard de ses stratèges, menacés d'un procès au moindre faux pas. Dans la troisième et dernière partie, Anne Queyrel Bottineau s'intéresse plus particulièrement aux relations entre les citoyens et leurs institutions démocratiques ; c'est là qu'intervient l'autre forme de trahison, la *στάσις*. Une large place est laissée à la tyrannie des Trente et, dans la mesure où celle-ci était soutenue par Sparte, à la complicité entre Lacédémone et les partisans de l'oligarchie. L'interprétation des textes est parfois difficile, dans la mesure où les orateurs du IV^e siècle av. J.-C., qui mentionnent régulièrement des événements du V^e siècle, exaltent plutôt qu'ils n'expliquent et déforment parfois la réalité au bénéfice de leur cause. Le même problème se pose pour Plutarque, qui écrit à une époque bien postérieure. Heureusement, tout au long du livre, Anne Queyrel Bottineau se montre prudente et avisée à l'égard des sources anciennes. Précédemment, un ouvrage de Claude Mossé, *Sacrilèges et trahisons à Athènes* (Paris, Larousse, 2009), s'était intéressé spécifiquement à Alcibiade. Au contraire, ce livre-ci aborde un grand nombre de cas, souvent moins connus et moins étudiés, parfois en dehors des limites chronologiques du V^e siècle, et offre une vision plus large du phénomène et de sa perception par les citoyens d'Athènes. Ainsi, sans se limiter à un catalogue de procès, son ouvrage exploite habilement les cas présentés notamment par la guerre du Péloponnèse et offre un éclairage bienvenu sur la vision proprement athénienne de la trahison. Julien DELHEZ

Florence GHERCHANOC, *L'oikos en fête. Célébrations familiales et sociabilité en Grèce ancienne*. Paris, Publications de la Sorbonne, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, 265 p. (HISTOIRE ANCIENNE ET MÉDIÉVALE, 111). Prix : 25 €. ISBN 978-2-85944-690-1.